

**DIARIO DE UN TESTIGO**  
**LA GUERRA VISTA DESDE BRUSELAS**  
(Roberto J. PAYRO, para *La Nación*)

**Bruselas, viernes 23 de octubre (de 1914)**

Decididamente, a juzgar por lo que dicen, los alemanes son invulnerables, y si no triunfan por casualidad, jamás, ni aun por casualidad, ceden tampoco. Hoy nos cuentan :

*"Sobre el canal del Iser nuestras tropas siguen en contacto encarnizado con el enemigo. Éste está apoyado por su artillería, del lado del mar, al noroeste de Nieuport.*

*"Un torpedero inglés ha sido puesto fuera de combate por nuestra artillería.*

*"Los combates al oeste de Lila continúan. Allí también nuestras tropas han pasado a la ofensiva y*



*rechazado al enemigo en varias puntos. Alrededor de dos mil ingleses han sido hechos prisioneros y se han tomado varias ametralladoras."*

Roberto J. Payró

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (33) », in LA NACION ; 19/04/1915.

### **Notas del traductor al francés :**

Ciertos carteles de las autoridades alemanas pueden consultarse siguiendo el lazo INTERNET :

<http://www.14-18.bruxelles.be/index.php/fr/affiches>

Fuente, también interesante :

<http://warpress.cegesoma.be/fr>

El *Journal de guerre* (Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918) de Paul MAX (primo del burgomaestre Adolphe MAX) pudiendo consultarse en INTERNET, nos parece interesante referirnos a los acontecimientos evocados por Roberto J. Payró.

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user\\_upload/publications/Fichier\\_PDF/Fonte/Journal\\_de%20guerre\\_de\\_Paul\\_Max\\_bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Paul MAX dice con fecha de :

**Vendredi 23 octobre 1914** (pages 96-101). (...) Je suis allé visiter aujourd'hui Eppeghem ou plutôt ce qui reste d'Eppeghem. Le spectacle est tragique. Ici, à Bruxelles, nous ne voyons de la guerre, en somme, que les soldats ennemis et les arrivages de blessés. Mais pas là ! Jusqu'à Vilvorde, tout est intact. Jusqu'à mi-chemin entre Vilvorde et Eppeghem, tout est intact encore. Seules des inscriptions à la craie : « *Sehr gute Leute* », « *Offizieren 5/8* », etc., indiquent le passage des troupes. Mais au delà, la guerre a fait ses ravages. Ce sont d'abord les poteaux télégraphiques que l'on voit de loin, renversés le long des voies du chemin de fer. Puis, de grands arbres qui gisent sur le bord de la route (et servirent sans doute à la barrer) puis des tranchées à droite de la chaussée, puis enfin... des ruines ! D'horribles ruines calcinées, tordues, tendant vers le ciel de grands bras noirs, ouvrant sur la campagne ravagée l'orbite vide des fenêtres sans vitres, sans rideaux, sans châssis. Ce sont les ruines d'Eppeghem.

En prenant à travers champs, on se trouve tout d'abord devant une première rangée de tranchées, sur le bord d'un petit cours d'eau noirâtre et puant. Là-même, devant ces tranchées, il y a un petit monticule de terre couvert de fleurs et surmonté d'une croix en feuillages : c'est la première tombe de soldat que l'on rencontre. Sur un pont de planches, on passe le petit cours d'eau : une veste de chasseur, accrochée à un bâton, en garde, sentinelle macabre, l'extrémité. Au-delà du

pont, on voit les premières maisons rasées par la mitraille. Il n'en reste que les quatre murs : tout a été détruit. Parmi les briques amoncelées, parmi les poutres noircies, on voit encore ici une balance, là une machine à coudre, tordues par le feu... plus loin, du linge, des chaussettes qui, par on ne sait quel miracle, ont échappé à l'incendie... enfin, dans un réduit qui peut-être était l'écurie, une mâchoire de cheval montre ses dents jaunâtres. En quittant ces fermes, on arrive au château, magnifique demeure d'un baron : la porte en fer travaillé est renversée, arrachée de ses gonds, tordue et son battant brisé est tombé au pied même d'un écriteau sur lequel est inscrit : « *Défense d'entrer* ». Le magnifique parc qui entoure la demeure est saccagé. Des bouteilles vides gisent dans les taillis. Parmi les feuilles mortes, je ramasse un linge de pharmacie d'un soldat allemand <sup>(b)</sup> et l'inscription, la manière de s'en servir est toute fraîche encore malgré qu'il y ait sur le linge quelque chose comme du sang. Du château, les quatre murs restent seuls. Par les fenêtres, on voit l'intérieur : des lits tordus, des calorifères broyés, des poêles qui ont éclaté : un amas de débris lamentables.

Devant l'entrée principale, les gens forment trois groupes autour de trois tombes. La première a été vidée aujourd'hui même : « Elle contenait, nous dit un paysan, les corps de la concierge et de son fils. Les Allemands leur avaient dit de partir... mais le fils était malade. Ils ont dû rester et ils sont morts tous les deux. On les a mis là, à 15 centimètres du sol... mais avec la pluie, la terre avait joué et, il y a trois jours, on voyait une épaule qui sortait. Aujourd'hui on les a transportés au cimetière ». La seconde tombe est une tombe allemande. Sur une croix en bois blanc se lisent les noms de ceux qui y sont : un lieutenant et quatre hommes. Enfin, dans la troisième tombe gisent côte à côte deux chasseurs belges. Une inscription au crayon dit : « Vous qui passé (sic), priez pour ces deux braves mort (sic) pour la patrie en héros. Le belge meur (sic) mais ne se rend pas ». L'émotion me gagne et je m'éloigne rapidement de ce petit coin funèbre et héroïque. Au-delà du parc du château, voici la seconde ligne des tranchées allemandes : elles sont absolument remarquables et constituent, dans leur genre, un véritable ouvrage d'art. Ce sont de véritables appartements souterrains, une série de chambres où l'on voit encore des couvertures sur des lits de paille, des oreillers, des vestes de soldats, des souliers, chambres reliées entre elles par des couloirs de la hauteur d'un homme. Plus loin, ce sont de nouveau les maisons détruites, les chambres sans toit où l'on aperçoit de curieux vestiges de vie : ici une image de première communion, là un papier « attrape-mouches » pendu à une lampe dont il ne reste plus que la carcasse. Enfin, voici l'église, qui clôture la scène des ruines. Plus de toit, plus de clocher. L'horloge est défoncée et

les cloches gisent au bas du clocher qu'elles ont crevé de part en part en tombant : l'une est brisée, l'autre est intacte. Un vitrail aussi est intact. Tout le reste est en miettes.

On s'attarderait à ce triste spectacle, mais l'heure passe, la nuit va tomber. Je m'éloigne lorsque tout à coup, dans le silence de ces ruines, retentissent des voix : c'est un bataillon allemand qui traverse le village dévasté en chantant « *Gloria, Victoria!* ». Et autour de l'église, il y a toute une série de tombes allemandes, de « *Kameraden Georg ou Fritz ou Heinrich* » et, parmi eux, la tombe d'un soldat belge : « *Ein belgischer daffere soldat* » qui a été déposé là par ses « *deutsche kamaraden* ». L'horrible chose que la guerre !

Otra fuente, **general**, que merece la pena :

<https://www.google.com/culturalinstitute/project/first-world-war>